

Le directeur de conscience, le psychanalyste et le philosophe. Réflexion foucauldienne sur l'éthique en tant qu'art de vivre

JEAN-PHILIPPE CATONNÉ*

Résumé: Dans ses premiers travaux sur la sexualité, Foucault s'est interrogé sur la filiation entre psychanalyse et confession chrétienne. L'aveu de la cure analytique ne saurait constituer une rupture. Le directeur de conscience travaille déjà sur un discours dont une partie est méconnue par le dirigé. Toutefois, les études que Foucault a consacrées à l'Antiquité nous permettent de distinguer les deux pratiques. En employant les catégories de son éthique, à savoir ontologie, déontologie, ascétique et téléologie, les différences apparaissent. L'herméneutique du sujet chrétien vise à la destruction de la forme de soi et la psychanalyse à son élargissement. Elle constitue une pragmatique de soi qui, pourtant, ne peut se substituer à l'éthique en tant que réflexion philosophique que Foucault, avec les Grecs, inscrit dans un projet de transformation de soi-même.
Mots-Clés: Foucault, éthique, confession, psychanalyse, sexualité, homme de désir, généalogie, art de soi.

Summary: In his early works on sexuality, Foucault pondered upon the relation between psychoanalysis and Christian confession. The avowal of analytical treatment is on no account an historical breach. The spiritual adviser already works on a discourse, a part of which the advised person isn't aware of. However, the studies Foucault devoted to Antiquity allow us to distinguish between the two practices. By using the categories of his ethics i.e. ontology, deontology, ascetics and teleology, the differences appear. The Christian subject's hermeneutics aims at destroying the form of the self whereas psychoanalysis tends to widen it. Nevertheless, it constitutes a pragmatic of the self that cannot replace ethics as a philosophical reflection that Foucault, together the Greeks, regards as a transformation of the self.
Key-words: Foucault, ethics, confession, psychoanalysis, sexuality, man of desire, genealogy, art of the self.

Pour Foucault, la psychanalyse reconstitue le pouvoir médical en dehors de l'enceinte asilaire¹. Loin de s'opposer à la psychiatrie, sa modalité de "dépsychiatriation" aménage un espace pour la

* 150, rue Championnet. 75018 Paris. Tél.: 1 42 59 01 84.

Professeur de philosophie, psychiatre, Attaché de recherche à l'Université de Paris I Panthéon Sorbonne, UFR d'arts plastiques et sciences de l'art.

1 Michel Foucault, *Annuaire du Collège de France*, Année 1973-1974, pp. 293-300 et *Résumé des cours*, Paris, Julliard, 1989, pp. 53-69. Notons que cette question a été reprise, lors d'un colloque, organisé en novembre 1991, par la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse. Son but était de commémorer le trentième anniversaire de l'*Histoire de la folie* que Foucault avait soutenue comme thèse de philosophie. Parmi les huit allocutions, retenons d'abord celle de Jacques Derrida qui s'est livré à un savant exercice sur les rapports entre Foucault et Freud ("Être juste avec Freud. L'histoire de la folie à l'âge de la psychanalyse", pp. 141-195). La figure de ce dernier oscille entre un bon génie permettant un dialogue retrouvé avec la folie et un mauvais génie cristallisant tous les pouvoirs anciens de l'aliéniste et rendant, de ce fait, le dialogue impossible. Ce mouvement de pendule traverse toute l'œuvre de Foucault, jusqu'à son *Histoire de la sexualité*, laquelle fait le procès d'une psychanalyse considérée comme achèvement de la pratique chrétienne de l'aveu. Derrida n'examine pas les derniers travaux de Foucault sur la sexualité antique, ce que fait René Major, d'une manière d'ailleurs peu convaincante (Crise de raison, crises de folie ou "la folie" de Foucault,

production de vérité. Elle demeure adéquate à ce pouvoir, nouvel enfermement dans un tête à tête, adéquation pensée dans la notion de transfert et garantie par le versement d'argent, "contrepartie monétaire du transfert... manière d'empêcher que la production de la vérité ne devienne un contre-pouvoir qui piège, annule, renverse le pouvoir du médecin"².

Mais, à côté de la science de la nature, ou de ce qui s'en recommande, il est une autre source à la psychanalyse ; Foucault la considère dans une filiation religieuse. La psychanalyse est héritière d'une culture occidentale chrétienne qui, en plus des actes d'obéissance et de soumission, a exigé des actes de vérité³, en particulier sous la modalité du sexe.

Du confessionnal au divan, un même acharnement à parler du sexe est visible, une même herméneutique du sujet est à l'oeuvre qui, à la différence des exercices spirituels pratiqués par les philosophes anciens, vise à "déchiffrer sous les apparences une vérité cachée qui serait celle du sujet lui-même"⁴.

Introduire cette différence entre l'Antiquité et ce qui la suit signifie-t-il que Foucault identifie l'aveu de la contraignante confession chrétienne à la libre parole en jeu dans la cure analytique?

Répondons à cette question en exposant les propos de Foucault lui-même. Mais ensuite, dans une deuxième partie, cherchons à examiner s'il est possible de différencier ces deux modalités d'herméneutique du sujet, en utilisant les analyses de Foucault sur l'éthique sexuelle antique et en les prolongeant à titre personnel. Enfin, considérons les relations entre psychanalyse et cette autre pratique de soi que constitue la philosophie en tant que réflexion éthique.

I. Savoir et vérité

Les psychanalystes ne sauraient admettre l'assimilation de leur cure de vérité à la confession chrétienne.

I.1. Freud lui-même, avait, par avance, envisagé cette question en cherchant à les distinguer l'une de l'autre. Dans un ouvrage tardif qui traite de la technique psychanalytique, il écrit : "Notre rôle ne sera-t-il pas celui d'un confesseur mondain ? Non, car la différence est considérable. Nous ne demandons pas seulement au patient de dire ce qu'il sait, ce qu'il dissimule à autrui, mais aussi ce qu'il ne sait pas... Le patient est obligé de nous révéler non seulement ce qu'il raconte intentionnellement et de bon gré, ce qui le soulage comme une confession, mais encore tout ce que lui livre son introspection, tout ce qui lui vient à l'esprit, même si cela est désagréable à dire, même si cela lui semble *inutile*, voire *absurde*"⁵.

pp. 123-138). Au nom de l'orthodoxie freudienne, il récuse le projet d'historiciser la sexualité : le désir serait intemporel. Foucault parle de se déprendre de soi-même, ce à quoi Major objecte que toute curiosité intellectuelle est sexuelle et que l'on ne saurait se déprendre de sa propre source en interrogeant l'origine de la sexualité occidentale. Cf. *Penser la folie, Essais sur Michel Foucault*, ouvrage collectif, Paris, Galilée, 1992.

2 Michel Foucault, *Annuaire*, op. cit., p. 289 et p. 64 du *Résumé*.

3 *Idem*, année 1979-80, *Annuaire*, p. 449 et *Résumé*, p. 123.

4 *Ibid.*, année 1981-82, *Annuaire*, p. 405 et *Résumé*, p. 164.

5 Sigmund Freud, *Abrégé de psychanalyse*, trad. fr. A. Berman, revue et corrigée par J. Laplanche, 10^e éd., Paris, 1985, pp. 41-42.

Voilà donc, selon l'inventeur de la technique du divan, ce qui sépare radicalement sa méthode de la confession. A la différence du confesseur, le psychanalysé ne connaît pas les raisons de ce qu'il livre ; il ne comprend pas ce qui se passe en lui.

Il appartient au couple qu'il forme avec le psychanalyste d'éclairer cet inconnu, ce qui, caché, se dévoile, tout en restant encore caché dans ce dévoilement. Le psychanalyste, prudemment, à l'aide de ses interprétations, offertes au moment opportun, c'est-à-dire quand le patient sera prêt à les recevoir, aidera à ce que ce patient comprenne lui-même le sens profond et véritable de son discours.

Ensemble, ils produiront une vérité à partir d'un monde enfoui, trop pesant pas sa lourde présence pour ne pas être absent dans la conscience qui l'énonce, auquel répond cette autre présence-absence de l'analyste invisible. En effet, cet herméneute de l'inconscient, tapi en arrière, est plus indiscernable encore que le confesseur, mais on lui attribue la possession de grandes oreilles. L'excellence de l'écoute compense sans doute le défaut de visibilité.

I.2. L'argumentation freudienne précédemment exposée ne serait pas de nature à convaincre Foucault qui, parlant de la confession chrétienne, déclare : "dans la direction de conscience, ce que le sujet ne sait pas, c'est bien autre chose que savoir si c'est péché ou pas, péché mortel ou véniel. Il ne sait pas ce qui se passe en lui. Et, lorsque le dirigé vient trouver son directeur, et lui dit : écoutez, voilà... Je ne peux pas faire ma prière actuellement, j'éprouve un état de sécheresse qui m'a fait perdre contact avec Dieu. Et le directeur lui dit : eh bien, il y a quelque chose en vous qui se passe, et que vous ne savez pas. Nous allons travailler ensemble pour le produire"⁶.

En conséquence, les analyses de Foucault sur l'aveu ne le conduiraient pas, sur le point avancé par Freud, à distinguer le type de vérité ainsi que la manière dont elle se sait dans la libre cure analytique et la contraignante confession chrétienne.

I.3. a. Remarquons que la définition que Foucault donne de l'aveu est large, puisque, par ce concept, il entend : "toutes ces procédures par lesquelles on incite le sujet à produire sur sa sexualité un discours de vérité qui est capable d'avoir des effets sur le sujet lui-même"⁷.

Dans ce que Foucault désigne du nom de formidable machinerie d'aveu, la psychanalyse n'apparaît que comme un épisode banal, événement n'ayant pas valeur inaugurale.

I.3.b. On peut apprécier cette tendance de Foucault à en minimiser l'originalité selon deux aspects. Du point de vue des procédures d'extorsion de la vérité que nous examinons ici, il semble attacher plus d'importance au Concile de Trente et son travail pour élaborer la direction de conscience.

Mais, même du point de vue de la théorie de la sexualité, Foucault qualifie les préoccupations des médecins et éducateurs, à partir du XVIII^e siècle, autour de la masturbation des enfants, d'événement autrement plus énigmatique que la découverte de la psychanalyse.

Elle n'introduit pas, selon lui, la rupture à laquelle elle prétend. Elle n'est qu'un des éléments du "dispositif de la sexualité", bien qu'à l'intérieur de ce dernier, il la considère comme un point culminant dans les procédures qui mettent en rapport le sexe et la vérité.

6 Michel Foucault, "Le jeu de Michel Foucault", texte établi par Alain Grosrichard, in *Ornicar*, Juillet 1977, N° 10, p. 82.

7 Idem, p. 81.

Minimiser le rôle de la psychanalyse n'empêche pas Foucault de reconnaître certains mérites à Freud. Il ne découvre pas l'étiologie sexuelle des névroses mais élabore, sur cette base, sa *Traumdeutung*. Surtout, il rompt avec cette biologie de type raciste du XIX^e siècle centrée sur la théorie de la dégénérescence, idéologie scientifique à l'origine de l'antisémitisme et que l'on retrouve dans la littérature, y compris socialiste, jusqu'à l'affaire Dreyfus⁸. Ouvrons une parenthèse à ce sujet. Claude Quérel remarque que Freud se réfère à l'hérédité syphilitique. Il inscrit, pour cette raison, le père de la psychanalyse comme un adepte de la théorie de la dégénérescence, dans la mesure où l'héredo-syphilis prolongerait, en la médicalisant, la notion de dégénérescence⁹. Or, une telle analyse est erronée. Freud, en effet, envisage au moins à deux reprises l'hérédité syphilitique. La première est celle de Dora. La syphilis du père est proposée comme hypothèse explicative à l'hystérie de la fille. Toutefois, il est facile de montrer que Freud distingue soigneusement les notions d'hérédité et de dégénérescence et ce, dès ses premiers travaux sur l'hystérie. Il reconnaît la participation étiologique de la première et rejette entièrement la seconde. Il condamne vigoureusement la position de ceux qui qualifient les hystériques de dégénérés¹⁰. Une seconde occurrence apparaît dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Dans la récapitulation de cet ouvrage, il envisage, de nouveau, l'hypothèse étiologique de l'hérédité syphilitique pour les névroses et l'étend, comme un possible, pour les "aberrations sexuelles" dont il avait traité. Or, deux points sont à remarquer. D'une part, il débute son traité en considérant cette "déviations par rapport à l'objet sexuel" qu'est l'homosexualité. D'autre part, dès qu'il recherche l'explication de cette tendance, il prend soin de rejeter avec force la théorie de la dégénérescence. Les homosexuels ne sauraient être des dégénérés : rien ne les distingue en effet des autres personnes quant aux développements intellectuel et à la culture éthique, deux critères alors recherchés pour parler de dégénérescence¹¹. En conséquence, pour Freud, l'hypothèse d'une hérédité syphilitique est à distinguer radicalement de la notion de dégénérescence¹². Ce qui précède donne donc entièrement raison à la lecture que Foucault fait de Freud sur cette problématique.

Fermons cette parenthèse et concluons en nous interrogeant sur le résultat que nous avons obtenu. Nous étions parti d'un texte de Freud cherchant à distinguer sa méthode de la confession. Les analyses de Foucault montrent que l'élaboration commune entre psychanalyste et psychanalysé en vue de la compréhension d'un discours qui d'emblée s'énonce opaque à lui-même, n'est pas un trait distinctif entre psychanalyse et confession chrétienne.

Cependant, Foucault ne prétend pas que la psychanalyse soit déjà dans la direction de conscience et, plus généralement, que l'on puisse identifier ces deux procédures: "Je ne cherche pas à construire, avec cette notion d'aveu, un cadre qui me permettrait de tout réduire au même, des confesseurs à Freud"¹³. Prolongeons la réflexion à la recherche d'un critère permettant de les différencier.

8 *Ibid.* pp. 88-89.

9 Claude Quérel, *Le mal de Naples, Histoire de la syphilis*, Paris, Seghers, 1986, pp. 210-11.

10 Sigmund Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, 17^e éd., 1992, p. 12, N° I, puis *Etudes sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956, 9^e éd., 1989, en particulier pp. 81, 128 et 238.

11 Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, trad. fr. sur le texte de la 6^e éd. (1925), P. Koeppl, Paris, Gallimard, 1987, pp. 186-7, puis pp. 41-3.

12 On pourrait en effet rappeler d'autres condamnations de la théorie de la dégénérescence et par exemple, dans *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, Gallimard, 1986, où Freud oppose l'adoption de la notion de dégénérescence par la psychiatrie de son temps à la juste empathie que le psychanalyste partage avec le romancier (pp. 186-7). Cf. aussi *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, pp. 242, 260.

13 Michel Foucault, "Le jeu de Michel Foucault" in *Ornicar*, op. cit. p. 82.

II. De la mortification au mieux-être

Les travaux de Foucault sur l'Antiquité¹⁴ nous serviront de fil conducteur. Utilisons les catégories qu'il a isolées dans l'éthique sexuelle et appliquons-les pour distinguer l'aveu chrétien et la cure analytique. On pourrait alors se risquer à écrire ce qui suit:

A première vue, il paraîtrait légitime de concevoir une ressemblance à propos des trois premiers aspects que Foucault distingue dans l'éthique: l'ontologie, la déontologie et l'ascétique.

II.1. L'ontologie, la substance éthique, cette part de nous-mêmes à laquelle s'applique le souci moral, l'objet même de cette préoccupation, sont dans les deux cas le désir. Cependant, sa modalité s'est modifiée.

Le chrétien est tout d'abord confronté à des désirs, hantés par le mal et cachés au fond du cœur. Durant l'Antiquité, ce sont les plaisirs multiples qui constituent la substance éthique. Le christianisme cristallise un lent déplacement vers l'unicité du désir. Cette évolution est en fait une rupture. La mutation chrétienne découvre un désir inquiétant et coupable. La sexualité a complètement changé de sens. Le remaniement est profond et Foucault en donne comme illustration la tension croissante entre plaisir et santé. Pour Hippocrate, l'acte sexuel, s'il n'est pas limité, comporte un certain danger, inquiétude qui perdure à l'époque impériale, mais c'est avec le christianisme que survient "la grande mutation ...; au IV^e siècle avant Jésus-Christ, l'acte sexuel est une activité, alors que, pour les chrétiens, c'est une passivité"¹⁵. Et Foucault donne l'exemple de l'érection qui, pour le Grec classique, est un signe d'activité, donc de fierté, alors que pour les chrétiens, avec saint Augustin, elle est quelque chose de non volontaire, signe de passivité et de punition du péché originel. A propos du désir, la psychanalyse se donne comme objet d'exploration un monde peuplé d'émotions enfouies de longue date qu'une patiente écoute doit exhumer, qu'une lente archéologie a pour tâche de faire remonter à la surface. Dans une version moderne, lacanienne, ce monde affectif est surplombé par la haute figure rayonnante d'un Désir omniprésent, manifestation du Sujet-maître, c'est-à-dire du redoutable Inconscient, monarque jaloux qui règne sur une terre illimitée.

II.2. Sous l'aspect déontologique, le mode d'assujettissement, c'est-à-dire le mode selon lequel l'éthique s'impose, consiste dans le fait que, dans les deux cas, on obéit à la Loi. Mais, alors que le chrétien se soumet à la loi divine, le psychanalyste se recommande de la loi scientifique.

II.3. Mais c'est peut-être avec l'ascétique, c'est-à-dire le moyen par lequel s'impose le changement, que la ressemblance semble la plus forte, du moins en première approche.

Dans les deux cas, une pratique de soi est centrée sur une herméneutique d'un désir affecté d'une puissante relation d'amour.

Le chrétien, d'une part reconduit l'examen de conscience en vigueur dans la tradition antique et, d'autre part, pratique le mode particulier de la confession instaurée par la pastorale. Cet acte libérateur a la vertu de le décharger des péchés, donc de purifier le mal en lui. Une telle purification

14 Michel Foucault, *L'usage des plaisirs, Histoire de la sexualité*, 2, Paris, Gallimard, 1984, en particulier C I "La problématisation morale des plaisirs", pp. 43-107 et *Le souci de soi, Histoire de la sexualité*, 3, Paris, Gallimard, 1984, en particulier le C. II, "La culture de soi", pp. 54-85.

15 Michel Foucault, "A propos de la généalogie de l'éthique: un aperçu du travail en cours", in *Michel Foucault, Un parcours philosophique* par Hubert Dreyfus et Paul Rabinow, Paris, Gallimard, 1984, p. 328.

s'accomplit individuellement, c'est-à-dire par le sacrifice de sa personne au tout divin, don de soi à un Dieu, acte d'amour en réponse à l'amour de Dieu lui-même.

A l'évidence, la psychanalyse s'est souvenue de la leçon, y compris à son insu. Le culte de soi dans la cure analytique, sa procédure méticuleuse du rituel de l'aveu, sous la direction d'un sujet supposé savoir, opère une catharsis salvatrice. Les affects enfouis et contractés dans la très sainte triangulation familiale, sont rejoués dans la relation transférentielle, situation d'amour par excellence.

II.4. En revanche, le quatrième aspect que Foucault a distingué dans l'éthique diffère dès le premier abord.

La téléologie, la fin à laquelle le sujet aspire, est tout autre. L'ascétique chrétienne, avons-nous vu, conduit au renoncement à soi. Plus précisément, comme l'écrit Foucault à propos de cette figure outrée de pratiques monastiques à partir du IV^e siècle, on en attend "l'humilité et la mortification, le détachement à l'égard de soi et la constitution d'un rapport à soi qui tend à la destruction de la forme de soi"¹⁶. Ce renoncement a pour médiation la haine de soi. Le désir est placé au centre de l'interrogation pour mieux l'éteindre, le tuer. Il faut haïr en soi la chair, le désir en soi, soi comme chair. Saint Augustin est une haute figure de cette lutte à mort. Il doit se guérir de cette "maladie de la concupiscence". Il implore son Dieu de lui donner la guérison, de le délivrer de cette maladie mortelle qui lui fait horreur parce qu'elle le constitue lui-même comme objet de haine, haine de lui-même. "Et vous, Seigneur ... je m'étais détourné de moi, pour ne pas me voir en face ; vous m'arrachiez à cette attitude ; vous me placiez devant mon propre visage afin que je visse combien j'étais laid, contrefait, misérable, avec mes taches et mes ulcères. Je me voyais et m'étais un objet d'horreur ; mais impossible de fuir loin de moi-même... J'avais dit : 'Donnez-moi la chasteté et la continence, mais ne me les donnez pas à l'instant.' Je craignais d'être exaucé trop vite, d'être trop vite guéri de la maladie de la concupiscence..."¹⁷.

Plus généralement, pour le chrétien, la finalité du renoncement à soi est l'accès à la pureté, condition de l'immortalité.

A l'inverse, le mode d'accomplissement visé par la psychanalyse est celui de l'avènement d'un moi, à l'horizon élargi, libéré des entraves parasitaires de l'inconscient. La finalité ultime de cette pratique de soi est donc la quête d'un bien-être, ou du moins d'un mieux-être. Ce résultat, notons-le, est condition de possibilité, possible préparation à une recherche eudémonique, finalité menée, dès l'Antiquité, au nom de la philosophie éthique. Une cure analytique n'est pourtant pas une partie de plaisir. Elle peut traverser des phases douloureuses. Toutefois, le psychanalyste qui la caractériserait, dans son essence, comme épreuve de souffrance, l'inscrirait dans une stricte tradition du châtement religieux et la confondrait avec l'épreuve auto-infligée de la macération chrétienne.

Autrement dit, et telle sera notre conclusion provisoire, si l'herméneutique du désir chrétien est reconduite par la psychanalyse, cette dernière s'en saisit et la modifie dans une opération qui la fait apparaître transformée dans son ensemble et tout particulièrement quant à son sens final.

C'est la généalogie de l'homme de désir instaurée par Foucault qui unit la psychanalyse au christianisme, c'est sa théorie de l'éthique qui nous permet de les désunir. Toutefois, Foucault récuse la psychanalyse pour fonder son art de vivre. En renouant avec l'Éthique, il exclut la

16 Michel Foucault, *Annuaire du Collège de France*, Année 1979-1980, p. 452 et *Résumé des cours*, op. cit., p. 129.

17 Saint Augustin, *Les confessions*, trad. fr. J. Trabucco, Paris, Garnier Frères, 1964, Livre VIII^{ème}, C. VII, p. 166.

psychanalyse de toute prétention à en constituer une quelconque source. Interrogeons, à notre tour, les rapports entre la science du psycho-sexuel et la tradition de réflexion éthique.

III. Psychanalyse et philosophie

La psychanalyse propose aussi, en effet, un art de vivre et qui plus est, disions-nous, promet un équilibre dit psychique ou, pour le moins, un mieux-être. En d'autres termes, par son art de soi, la psychanalyse a-t-elle quelque légitimité pour prétendre constituer la nouvelle éthique des temps présents?

Qu'en pensons-nous ? Nous avons reconnu des mérites au freudisme. Cela ne nous empêche pas de considérer que le propos précédent témoigne d'une prétention illégitime et s'inscrit dans un domaine où règne la plus grande confusion. Clarifions ce débat. Freud ne découvre pas l'inconscient: il est le premier à l'utiliser dans une méthode thérapeutique codifiée qui produit des effets manifestes et spécifiques. Nous ne lui disputons pas cela et nous ne faisons pas, comme Sartre, de l'inconscient, une forme de la mauvaise foi.

Freud soutient son travail d'exploration de l'inconscient par une théorie de la sexualité, laquelle, en dépit de Foucault, dit la vérité, du moins une vérité partielle. Mais toute théorie rencontre ses limites: elle ne donne accès qu'à un domaine qui lui est propre. Par conséquent, une psychanalyse qui voudrait se substituer au travail éthique développerait une prétention illégitime. Elle ferait preuve de cet impérialisme qui sature le champ social d'interprétations dont la volonté de totalisation ne peut être soutenue par sa théorie.

Yvon Brès a très justement délimité le champ d'action de la psychanalyse. Il lui propose, en rappelant son étymologie, une tâche à la fois modeste et irremplaçable. "Une idée plus exacte du processus analytique serait donnée par l'étymologie du mot: *ana* pris au sens de "en remontant", et *lisis* où le verbe *luô* signifie délier, dénouer (et non pas séparer): on *dénoue* les conflits en *remontant* vers la source"¹⁸.

Une telle définition a aussi l'avantage de laisser le champ libre pour une recherche existentielle, un art de vivre plus proprement philosophique. Cette recherche peut s'opérer soit dans le prolongement de la cure analytique, comme le suggère Y. Brès en distinguant "deux degrés différents d'une expérience qui serait alors psychanalytico-philosophique"¹⁹, soit à l'extérieur de cette cure. Cet éclaircissement a le mérite, pensons-nous, de dissiper la confusion.

Concluons: la psychanalyse par elle-même n'a pas vocation à se substituer à la recherche éthique; Foucault est fondé à proposer un art de vivre comme spécifique du travail philosophique. Le but suprême de ce dernier est le souverain bien qui a pour nom bonheur, fruit de l'exercice de la sagesse. Mais, nul n'est sage qui veut bien l'être. Atteindre la béatitude spinozienne ou bien l'ataraxie des Anciens demande une longue préparation que peu parviennent à mener à son terme.

La conversion philosophique ne promet rien de moins que l'immortalité pour un bienheureux qui vit dans ce monde "tel un dieu parmi les hommes"²⁰. Foucault a eu la sagesse de ne pas parler de sagesse, ni même de bonheur. Peut-être savait-il que, pour la plupart d'entre nous, il n'est de

18 Yvon Brès, *L'être et la faute*, Paris, PUF, 1988, p. 66.

19 *Idem*, p. 80.

20 C'est bien la définition qu'Epicure donne du sage, du bienheureux et que Jean Salem a justement choisie comme titre de son étude sur l'éthique d'Epicure, *Tel un dieu parmi les hommes*, Paris, Vrin, 1989.

bonheur que relatif²¹, ce qui n'empêche nullement chacun d'emprunter le chemin qui mène à la joie éternelle.

Pour sa part, Foucault trace un chemin pour notre modernité, voie récurrente qui passe par les Grecs²². Il en retient l'exigence d'une vie maîtrisée, guidée par le beau, un bel art de vivre. Cette éthique apparaît comme une forme dont le seul contenu esquissé est un projet d'autonomie. Toutefois, l'essentiel est à inventer par chacun d'entre nous. Son retour aux Grecs est donc un retour à nous-mêmes.

Octobre 1995

21 Selon la distinction que André Comte-Sponville fait entre le bonheur relatif de tout un chacun et le bonheur absolu du sage, la béatitude, in *Une éducation philosophique*, Paris, PUF, 1989, pp. 370-71.

22 Cf. Jean-Philippe Catonné, "Michel Foucault et l'histoire de la sexualité : de la psychanalyse à l'esthétique de l'existence", in *Raison présente*, 1994, N° 109, pp. 71-91.